



HISTOIRE.



LOUIS IX

(SAINT LOUIS).

(Explication de l'énigme historique.)

Il est glorieux pour la France que ce soit dans son sein qu'est né le prince qui fait le sujet de l'énigme du mois passé. « C'est un caractère si beau, dit M. Lacretelle dans une notice excellente sur Louis IX, c'est un caractère si beau et si parfait que l'historien semble dépouiller son office de juge et de censeur pour se renfermer dans une admiration enthousiaste. Saint Louis réunit à toute la mâle énergie, à toute la fierté des vertus de l'antiquité, toute la mansuétude, toute la sublime et active résignation qu'il avait apprise dans l'Evangile; et, en effet, personne avant lui n'avait mieux compris et mieux fait comprendre aux autres le livre de l'Homme-Dieu. Il explique la doctrine par les actions, le symbole par la sublime application qu'il en fait; c'est un apôtre qui sème l'Evangile dans le monde par ses vertus, par son dévouement perpétuel à l'humanité et au bien public... Au milieu des ténèbres du moyen âge, des crimes du règne féodal, qu'il a le premier ébranlé, la figure de Louis IX est restée entourée de la double auréole de saint et de grand homme. »

A la mort de Louis VIII, en 1226, le roi n'était âgé que de onze ans; mais le jeune monarque avait pour mère, pour guide et pour tutrice une femme du génie le plus élevé. Blanche de Castille surmonta, avec une merveilleuse habileté, les périls d'une régence menacée de toutes parts par l'ambition des grands feudataires et des princes étrangers. Elle éleva son fils dans les pratiques de la vertu la plus sévère: « Mon fils, avait-elle l'habitude de lui dire, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel. » Même lorsqu'il fut devenu majeur, Louis IX demeura toujours obéissant aux avis de sa mère. Il devait en être ainsi, car, pénétré et comme effrayé par le sentiment de ses devoirs, le jeune roi s'appuyait avec bonheur sur la main ferme de l'énergique Espagnole. Et puis, quels hommes que ceux de cette époque! et quelles guerres à conduire pour ce cœur si tendre, pour cette âme si miséricordieuse! Un

plus ferme génie, une nature plus violente aurait peut-être reculé ; lui, il apaisa tout, il calma tout à force de bonté.

Blanche de Castille avait eu à résister à la ligue des seigneurs, à la tête de laquelle étaient les comtes de Boulogne et de Champagne ; au soulèvement de la turbulente Université de Paris, soutenue par le pape ; à l'énergique Raymond, comte de Toulouse, qui défit les troupes du roi à Castel-Sarrasin. A peine la terrible guerre des Albigeois était-elle terminée que la régente eut à lutter contre le comte de Bretagne et les Anglais débarqués à Saint-Malo. Mais, pressés par le roi, ils furent forcés de repasser la mer ; et, à l'assemblée de Compiègne, tous les vassaux insurgés se soumirent au jeune monarque. En 1223, Blanche résolut de le marier ; elle demanda pour lui la main de Marguerite, fille du comte de Provence ; elle avait quatorze ans et 20,000 livres de dot. Ce mariage fut célébré dans la cathédrale de Sens.

De nouvelles guerres civiles éclatèrent ; il triompha de la Bretagne, et reçut dans son pardon le comte de Champagne qui, ayant recueilli l'héritage du roi de Navarre, avait songé à lever l'étendard de la révolte contre son suzerain.

Délivré de ces soucis, Louis pensait déjà à affranchir les Lieux-Saints. Dès que cette pensée eut transpiré parmi les infidèles, ils voulurent l'étouffer en faisant périr saint Louis. Le *Vieux de la Montagne*, chef d'un peuple fanatique qui habitait le pays entre Antioche et Damas, envoya en France deux assassins pour tuer le roi ; mais, par un motif que l'histoire n'explique point, le chef musulman prévint lui-même le prince, et les meurtriers furent arrêtés. En mémoire de ce péril, saint Louis fit élever, à côté de son palais, la Sainte-Chapelle. Veillant avec la plus touchante sollicitude aux besoins de ses peuples, il défendit les tournois où tant de nobles seigneurs trouvaient une fin déplorable, et il refusa pour son frère Robert la couronne de l'empire, que le pape lui fit offrir. Il écrivit au Saint-Père qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de disposer des couronnes.

Attaqué de nouveau par les Anglais, il les défit au pont de Taillebourg, et, quelque profonde que fût sa piété, il sut résister aux prétentions du Saint-Siège. Mais tout à coup, tombé malade à Pontoise, il se trouva aux portes de la mort ; c'est alors qu'il fit le vœu de se croiser. « Quand la bonne reine Blanche, dit Joinville, sut qu'il avoit recouvré la parole, elle eut si grande joie que plus ne pouvoit ; mais quand elle le vit croisié, elle fut aussi transie comme si elle l'eût vu mort. » Blanche, les prélats, pressèrent le roi de renoncer à son vœu, ou du moins d'en ajourner l'exécu-

tion, il fut inflexible ; cependant, il était à peine convalescent. Il résista même au pape qui, après lui avoir offert pour son frère la pourpre impériale, lui présentait à lui-même la couronne d'Angleterre. Il pressa vivement l'armement de la flotte, il appela à lui tous ses fidèles, assura la bonne administration de son royaume, et en septembre 1248 il s'embarqua à Aigues-Mortes. Bientôt cette immense expédition parvint à Chypre, où elle passa l'hiver. Les croisés étaient résolus d'attaquer l'Egypte. On envoya délier le sultan, et sur sa fière réponse, l'armée chrétienne cingla vers les côtes ennemies. La flotte fut assaillie par une tempête horrible ; de deux mille huit cents chevaliers que l'on avait comptés au départ, on n'en trouva plus que sept cents sur la plage où on aborda. Des renforts arrivèrent, et les croisés, après des prodiges de valeur, entrèrent dans Damiette en flammes. Le roi voulait poursuivre ses succès ; mais les chevaliers, sous leurs lourdes armures, souffraient beaucoup sous un ciel de feu. Malgré tous les efforts de Louis, la débauche gagna cette armée composée d'éléments si divers ; Damiette eut des délices qui retinrent les courages, et ce ne fut qu'au mois de novembre que l'on se résolut à marcher sur le Caire. Qui ne connaît le désastre de la Massoure, le courage de saint Louis pendant le combat, et sa sublime résignation dans les fers ? Sa vertu touchait les infidèles ; il est faux cependant qu'ils aient jamais songé à lui confier l'autorité suprême. C'est avec de pareils mensonges que l'on ôte à l'histoire tout son caractère. Un des épisodes les plus douloureux de la bataille de la Massoure doit trouver place ici.

La jeune reine Marguerite avait suivi le roi en Egypte ; elle était restée à Damiette pour faire ses couches ; sa terreur fut immense lorsqu'elle apprit la captivité du roi, elle était au lit et dans le délire : « Il y avait trois jours que Marguerite avait appris la captivité de son mari lorsqu'elle accoucha d'un fils nommé Jean, et qu'elle surnomma Tristan. Elle faisait coucher au pied de son lit, pour se rassurer, un vieux chevalier, âgé de quatre-vingts ans. Peu de temps avant d'accoucher, elle s'agenouilla devant lui et lui requit un don, et le chevalier le lui octroya par son serment, et elle lui dit : « Je vous demande, par la foi que vous m'avez baillée, que si les Sarrasins prennent cette ville, que vous me coupiez la tête avant qu'ils me prennent » ; et le chevalier répondit : « Soyez certaine que je le ferai volontiers, car je l'avais bien pensé, que je vous occirais avant qu'ils vous eussent prise. »

Après une rude captivité, il traita de sa rançon et de celle de tous les croisés. Mais, devenu libre, il demeura pourtant toute une année en Terre-

Sainte. Il fortifia Césarée, Jaffa, Sidon, Saint-Jean-d'Acre, et ne quitta ce pays qu'après avoir accru et la force des barons chrétiens qui y avaient des établissements, et le respect que l'on portait à son nom. Un grave et douloureux événement le rappelait d'ailleurs en France : Blanche de Castille était morte (21 novembre 1252). Paris accueillit son roi, comme il a presque toujours accueilli les nouveaux venus, avec enthousiasme. Mais Louis ne se laissa point détourner, par les fêtes et les acclamations, des pieux devoirs de la royauté telle qu'il la comprenait, et ses travaux couvriront son nom d'une gloire éternelle. Il interdit les guerres privées entre les seigneurs ; il modifia les supplices d'une cruauté excessive ; il établit les appels à la justice royale ; il poursuivit l'abolition de la servitude ; il créa une magistrature permanente ; il fut avare des deniers de l'Etat ; il fonda des hospices ; il fit copier des manuscrits, se forma une bibliothèque ; c'est de ce faible commencement que devait sortir la Bibliothèque Impériale ; enfin, il régla, dans une juste limite, les pouvoirs de l'Eglise et de la papauté. Il aimait sincèrement et profondément son peuple, et il se plaisait lui-même à rendre directement la justice à tous ceux qui voulaient s'en rapporter à son propre jugement. Enfin, tel fut l'empire que prit en Europe son esprit si pur, qu'il devint pour ainsi dire l'arbitre de toute la chrétienté... Jamais il n'y eut une âme plus tendre, et sa sainteté apparaît tout entière dans les dernières paroles qu'il écrivit pour sa fille : « Chère fille, la mesure dans laquelle nous devons aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. » Lorsqu'il vit tout heureux autour de lui, saint Louis voulut encore essayer le sort des armes ; il leva de nouveau l'étendard contre les infidèles. Le 25 août 1267 il prit la croix au Louvre et la fit prendre à ses trois fils ; l'expédition prête, il s'embarqua à Aigues-Mortes, fit voile pour Tunis, et il aborda aux ruines de Carthage. La peste se déclara avec une affreuse violence. Bientôt on n'eut plus la force d'enterrer les cadavres, on les jetait dans les eaux qui en étaient couvertes. Tant qu'il lui resta un peu de force le roi se consacra à ce soin pieux. Le plus jeune de ses fils mourut ; cette fin prématurée accrut la maladie du malheureux prince : « C'était le plus chéri de ses enfants ; sa mort était pour son père une attache de moins à la terre, un appel de Dieu, une tentation de mourir. Aussi, sans troubles et sans regret, accomplit-il cette dernière œuvre de la vie chrétienne, répondant les litanies et les psaumes, dictant pour son fils une belle et touchante instruction, accueillant même les ambassadeurs des Grecs, qui venaient le prier d'intervenir en leur faveur auprès de son frère, Charles d'Anjou, dont l'ambition les menaçait. Il leur parla avec bonté, il leur

promit de s'employer avec zèle, s'il vivait, pour leur conserver la paix ; mais dès le lendemain (25 août 1270) il entra lui-même dans la paix du Seigneur... »

A. G.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand capitaine français qui servit son roi, combattit contre lui, revint sous ses drapeaux ; qui de protestant devint catholique, et mourut sur le champ d'honneur ?

LITTÉRATURE RUSSE.

L'ARBRISSEAU.

(FABLE.)

Un naissant arbrisseau, fier de son beau feuillage,
Des arbres, ses aïeux, partout environné
Et de leur ombre importuné,
Voyait un bûcheron retourner au village :
« Bûcheron, lui dit-il, prends pitié de mes maux ;
« L'envieuse forêt me voile et m'environne,
« De ma verdoyante couronne
« Les vents et le soleil ignorent les rameaux.
« Prends la hache libératrice ;
« Je ne puis pas grandir, rends-moi zéphyr absent,
« Et viens abattre, aux pieds de l'arbrisseau naissant,
« Cette forêt usurpatrice. »
Il dit, et la forêt, autour du chêne enfant
De sa vaste chute indignée
Tombe, tombe longtemps sous la lourde cognée ;
L'arbrisseau, libre enfin, lève un front triomphant.
Mais tandis qu'affranchi de leur voûte importune
Des arbres renversés il raillait l'infortune,
La chèvre en passant le blessa ;
Les rayons de l'été sur lui seul s'arrêtèrent,
La grêle l'assailit... Les vents le tourmentèrent,
La tempête le renversa.

Témoin de ce brillant naufrage,
 « Ingrat, dit un serpent, ces arbres déjà vieux
 « De ta prospérité n'étaient point envieux,
 « Ils ne te cachaient qu'à l'orage.
 « Sous leur immense abri, sans crainte et sans regrets,
 « Dans un nuage de rosée
 « Ta jeunesse fertilisée,
 « Des éléments jaloux aurait bravé les traits;
 « Et, protecteurs de ta faiblesse,
 « Tes antiques parents, en tombant de vieillesse,
 « N'auraient légué qu'à toi l'empire des forêts.

KRILOFF.

Traduit par Alex. Soumet.



LITTÉRATURE ALLEMANDE.



LA PATRIE DE L'ALLEMAND.

(POÉSIE.)

Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la Prusse? est-ce la Souabe? sont-ce les rives du Rhin où la vigne fleurit? sont-ce les rivages du Belt où la mouette décrit les courbes de son vol? — Oh! non! oh! non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la Bavière? est-ce la Styrie? sont-ce les prairies où s'étendent les gras troupeaux de bœufs nonchalants? est-ce la contrée où l'enfant de la Marche étire le fer? — Oh! non! oh! non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la Poméranie? est-ce la Westphalie? sont-ce les dunes où le sable roule en tourbillonnant? sont-ce les plaines immenses que le Danube traverse en mugissant? — Oh! non! oh! non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc bien vite le nom de ce grand pays! Est-ce la Suisse? est-ce le Tyrol? ce pays et ce peuple me plaisent beaucoup. — Et pourtant non! et pourtant non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle doit être la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc, sans plus de

retard, le nom de ce grand pays? Est-ce ce que la ruse des princes a détourné à leur profit? est-ce ce qu'ils ont dérobé à l'Empereur et à l'Empire? — Oh! non! oh! non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc, enfin, le nom de ce grand pays? — Aussi loin que résonne la langue allemande et que Dieu l'applaudit dans les cieux, c'est là qu'elle doit être! C'est cette terre, ô brave Allemand! que tu dois nommer ta patrie.

C'est là qu'est la patrie de l'Allemand; là où sa juste colère anéantit la vanité italienne, où tout Français s'appelle ennemi, où tout Allemand s'appelle ami. C'est là qu'elle doit être! c'est cette terre qui doit être la grande Allemagne!

C'est là que doit être la grande Allemagne! O Seigneur! veille sur elle du haut des cieux! donne-nous un vrai courage allemand, afin que nous aimions notre patrie avec dévouement et fidélité! Voilà ce qu'elle doit être! Voilà ce que doit être la grande Allemagne!

ERNEST-MAURICE ARNDT.

Traduit par N. Martin.



VARIÉTÉS.



LA POMME.

La pomme est un des fruits les plus intéressants, les plus utiles, les plus agréables que l'on connaisse, quoiqu'elle soit souvent dédaignée à cause de son peu de rareté. Indigène de l'Europe, elle s'y est multipliée par le semis, non par la greffe comme on le croit généralement; et ses différentes espèces ont atteint le chiffre incroyable de douze cents.

Le pommier, arbre de la famille des rosacées, peut vivre plus de deux siècles et acquiert de fortes dimensions; il se plaît dans un terrain profond, légèrement humide. Le pommier Paradis forme une espèce de buisson. Le pommier sauvage diffère par ses feuilles plus petites et glabres comme les styles. Les fleurs du pommier de Chine sont légèrement odorantes. Le pommier à bouquets, indigène d'Amérique, répand une délicieuse odeur de roses. Celui de Sibérie se recommande par sa floraison précoce.

Le bois du pommier est moins dur que celui du poirier; l'écorce teint en jaune.

Le fruit est une pomme charnue, succulente, ombiliquée, contenant dans son centre cinq loges cartilagineuses qui renferment chacune une ou deux semences oblongues, comprimées latéralement, aiguës à leur base, obtuses à leur sommet.

Je n'ai jamais compris la haine que l'empereur Constantin et Ladislas Jagellon, roi de Pologne, avaient vouée à cette pauvre pomme, sous prétexte qu'elle est la cause d'une grande partie des malheurs de ce monde, comme si elle en était la cause volontaire; comme si, je vous prends à témoin, Mesdemoiselles, elle n'essayait pas de réparer le mal qu'elle a fait autant qu'il est en son pouvoir.

En effet, aucun fruit ne se soumet plus volontiers que la pomme à toutes les exigences, à tous les caprices de la gourmandise; aucun ne sait mieux varier les plaisirs qu'elle offre sans cesse sous la forme de compotes, de marmelades, de gelées, de ce sucre surtout que les Rouennais ont rendu célèbre. Et cette boisson qui est excellente quand on a soin de la composer de deux tiers de pommes amères sur un tiers de douces, n'est-elle pas aussi agréable à l'œil qu'elle fait de plaisir au goût? n'est-elle pas aussi salulaire au corps qu'à l'esprit, lorsqu'on n'en fait point d'abus?

Les habitants du Midi, privilégiés du soleil, dédaignent cette boisson si claire, si transparente, si limpide; cependant, elle était estimée dans des temps fort reculés. Saint Jérôme nous assure que le cidre était connu des Hébreux; saint Augustin et Tertullien parlent du cidre des Africains. Au douzième siècle, le moine Tortaire et l'historien Guillaume le Breton citent, dans des vers latins, les cidres de Normandie. N'en déplaise aux Bordelais et aux Mâconnais, la pomme et le cidre ont eu leurs poètes non moins célèbres, sinon moins nombreux que ceux de la vigne et du vin.

Charlemagne n'a pas dédaigné de donner une place, dans ses Capitulaires, aux différentes variétés de pommes connues alors. La liqueur de ce fruit a été chantée par Echlin, en 1602; par Ibert et Duhamel, en 1712; en anglais, par Philips, en 1706.

Castel, né en Normandie, eût été un fils ingrat s'il eût négligé une des plus belles productions de son pays dans son élégant et gracieux poème : *Les plantes*.

Jean Marot, Malherbe, les deux Corneille, le Poussin, Fontenelle et bien d'autres imaginations, non inférieures à celles des enfants de Bacchus, font la gloire du pays des pommes. Un Normand que vous connaissez toutes, Mesdemoiselles, et qui me ferait à lui seul aimer la pomme, nous a donné si ingénieusement l'origine des pommiers de sa province, que je crois vous

faire plaisir en insérant ici ces quelques lignes écrites avec toute la vivacité, la grâce, la simplicité naturelles à l'auteur.

« La belle Thétis, dit-il, jalouse de ce que, à ses noces, Vénus eût remporté la pomme qui était le prix de la beauté, sans qu'on l'eût admise même à la concurrence, résolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, descendue sur cette partie du rivage des Gaules, y cherchait des perles pour sa parure et des coquillages pour son fils, un triton lui déroba sa pomme, qu'elle avait mise sur un rocher, et la porta à la déesse des mers. Aussitôt Thétis en sema les pepins dans les campagnes voisines pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance et de son triomphe. Voilà, disent les Gaulois Celtiques, la cause du grand nombre de pommiers qui croissent dans notre pays et de la beauté singulière de nos filles. »

Je ne sais si vous avez quelquefois, Mesdemoiselles, en cueillant ce fruit qui plaît tant à votre jeunesse, songé au grand nombre d'événements dans lesquels la pomme joue un rôle plus ou moins célèbre.

Commençons par la pomme d'Ève, votre mère. Je ne vous raconterai point les détails de son histoire, c'est la première qu'on vous ait dite sur les bancs de l'école; vos nourrices l'ont chantée autour de votre berceau, si bien que, ni vous, ni moi, ne saurions nous rappeler à quelle époque notre mémoire l'a retenue. Nous pourrions dire que nous l'avons toujours sue, ainsi que nous savons le nom de Dieu, celui de notre mère et le nôtre.

Il semble que cette pauvre pomme ait été créée pour la tentation. Non contente de nous avoir privés du Paradis, elle devient une arme dans les mains de la discorde, un sujet d'envie pour trois déesses, une cause de ruine pour un État.

Vous connaissez encore l'histoire de la fière Atalante; vous savez qu'après avoir vaincu à la course un grand nombre de guerriers, elle l'est à son tour par Hypomène, qui laisse tomber devant elle deux ou trois pommes et arrive au but pendant qu'elle s'amuse à les ramasser.

Nous avons, après cela, les pommes d'or du jardin des Hespérides, données à Jupiter par Junon et gardées par ce fameux monstre à cent têtes et à cent voix, dont la mort valut à Hercule la gloire du douzième de ses travaux.

Si de la mythologie nous passons à l'histoire, car depuis Ève nous avons laissé le vrai pour la fiction, partout encore nous retrouvons la pomme.

C'est Solon qui, pour éviter les frais énormes qu'occasionnent les mariages, défend aux époux de manger autre chose qu'une pomme le jour de leurs noces. Pourquoi une pomme plutôt qu'un autre fruit? c'est ce que le grand législateur lui-même ne pourrait pas nous dire sans doute.

Plus tard Alexandre, irrité contre Clitus, son imprudent favori, et contenant encore sa fureur, lui jette à la tête, avant de lui lancer son javelot, une des pommes magnifiques qu'on vient de servir sur sa table.

C'est encore l'intéressante histoire du libérateur de la Suisse, Guillaume Tell, dont l'adresse et le courage furent si fortement éprouvés. Qui de vous n'a pas tremblé en lisant les détails de ce drame? De toutes les pommes célèbres, c'est celle-là que vous vous rappelez avec le plus de plaisir, j'en suis certaine. Cet adolescent si calme en face de la mort, ce père dont la main, si elle tremble, va trancher les jours d'un fils adoré, cette attente impatiente et inquiète d'un tyran et d'un peuple, tout cela a remué profondément vos jeunes âmes, et la pomme qui tomba de la tête de l'enfant, à votre grande joie, a gardé sa place dans vos souvenirs.

La pomme est en honneur dans la croyance de plusieurs peuples : les Turcs croient qu'il y a un pommier à la droite du trône de Dieu et que personne, pas même les anges, ne peut monter plus haut que ses branches.

Les anciens Scandinaves avaient imaginé des pommes mystérieuses, confiées à la garde de la déesse Iduma; quand les Dieux se sentaient vieillir, ils goûtaient de ces pommes, elles avaient la vertu de leur rendre la jeunesse.

Dans les sacrifices à Jupiter, les pauvres offraient des pommes au lieu de bœufs.

Après la récolte, les Béotiens en offraient quelques-unes à Cérès; ils les laissaient quelques jours dans le temple, puis les portaient dans leurs maisons où, après cela, elles se conservaient une année.

On pourrait citer encore bien d'autres faits historiques où les pommes ont acquis une célébrité à laquelle nul autre fruit ne peut prétendre; mais cette nomenclature, en se prolongeant, pourrait finir par ennuyer vos jeunes esprits au lieu de les distraire.

Permettez-moi seulement de vous rappeler encore, Mesdemoiselles, qu'à la chute d'une pomme sur la terre nous devons les grandes découvertes de Newton. Ainsi que Dieu se sert souvent des petits et des humbles pour glorifier son nom et éclairer le monde, un simple fruit que nous regardons à peine inspire un génie et lui découvre le mystère des sublimes lois de la gravitation céleste.

Voulez-vous maintenant que je vous dise, Mesdemoiselles, pourquoi j'aime tant ce fruit dont je viens de vous parler? Ce n'est pas seulement pour les friandises qu'il nous donne, pour les antiques souvenirs qui s'y rattachent; c'est pour le bonheur qu'il a jeté sur mon enfance, sur ma

jeunesse, quand j'étais insouciant comme vous, rieuse comme vous, heureuse comme vous.

Le bonheur de votre âge, on ne l'oublie jamais; vous le saurez plus tard.

Oh! vous ne pouvez vous imaginer la joyeuse fête que l'on donnait autrefois dans mon pays lors de la *cueillie des pommes*. C'était la vendange de Bourgogne avec ses jeux, ses chansons, ses gros rires, ses repas champêtres, ses danses folles. C'était une joie de famille tant que durait la cueillie : joie de vieillards pour les aïeuls, qui riaient aux souvenirs chéris de leurs beaux jours; joie de jeunes gens pour ceux qui étaient encore à l'âge de l'insouciance et du plaisir; joie d'enfants pour les petits frères et les petites sœurs en vacances qui faisaient en avaries leurs provisions, car leurs pommes devaient être meilleures que les autres, cueillies qu'elles étaient par leurs petites mains frémissantes de plaisir.

Enfin, c'est un doux souvenir quand l'âge de l'exil et des pleurs est venu; quand on a trop souffert pour s'amuser encore; quand il ne reste plus qu'un seul bonheur, celui de se souvenir qu'on a été heureux.

M^{me} D. MARTIN.



MŒURS ET COUTUMES.



LA HONGRIE ET SES HABITANTS.

UN VOYAGE AUX STEPPES.

(Suite et fin.)

Un beau jour, on entend dans le village une musique militaire; des hussards en costume dansent sur la place en faisant sonner leurs éperons. Le paysan accourt et admire la musique; le cliquetis des sabres et des éperons l'exalte; fasciné, hors de lui, il s'élance et se mêle aux hussards qui dansent. On lui attache un sabre, on le coiffe d'un shako, on lui fait apposer son nom ou une croix au bas d'un papier, et il devient soldat au service de l'empereur allemand. Hélas! le rêve dure peu. Souvent, l'infortuné ainsi enrôlé n'a pas même le cheval qu'il espérait; on l'envoie dans un régiment d'infanterie, où il portera les bottines et le pantalon collant soutaché de trèfles: il ira en Bohême ou en Lombardie servir sous un officier autrichien, et regrettera bien vite sa *Hongrie bénie*. A son re-

tour, s'il revient toutefois, il va se prosterner et baiser la terre de sa patrie bien-aimée.

Intrépide au feu et, comme le Français, meilleur pour l'attaque que pour la défense, le soldat hongrois préfère combattre à cheval : c'est ainsi qu'il s'élançait au-devant des Turcs, au temps de Mathias Corvin, ivre d'enthousiasme. Ce peuple héroïque a droit à la reconnaissance éternelle de la chrétienté, dont il a été le plus solide rempart. Avant-garde de l'Occident, il a arrêté le flot de l'invasion musulmane. Ces Turcs chrétiens ont été, jusque dans les plaines de Varna, porter défi aux Ottomans qui les ont, mais en vain, conviés au partage du monde. Qui nous assurera qu'un jour peut-être ces descendants immortels de Jean Huniade, animés du même esprit de dévouement, ne combattront pas à notre tête une barbarie nouvelle ?

Quoiqu'il serve depuis longtemps des causes qui lui sont étrangères, le soldat hongrois met son honneur à se battre vaillamment. Au commencement de ce siècle, les Hongrois se sont signalés par des actes d'une étonnante bravoure. Après une journée de combats sur les frontières de la Suisse, les impériaux reculaient devant nos soldats républicains. Le général Kienmayer, avec son escorte de hussards hongrois, allait être enlevé par nos grenadiers. Cerné de toutes parts, il s'élance vers une rivière encaissée et se précipite d'une hauteur de soixante pieds. Tous ses hussards le suivent. A la vue d'une action aussi audacieuse, un seul cri partit des rangs de nos soldats : « Ne tirez pas sur ces braves gens ! » et les fusils se relevèrent.

Il y a un proverbe parfaitement vrai, c'est celui-ci : *le Hongrois est né à cheval*. Ces hommes en effet passent leur vie à cheval ; pour eux, personne n'est un homme à moins qu'il ne soit cavalier. Les chevaux des paysans, de race tatare, sont petits et maigres, et ils ont une vitesse incroyable. Sans fer, souvent sans mors, ayant pour tout harnais une corde autour du poitrail, au premier signal du cavalier, au *né* sacramentel, ils s'élancent, agitant les oreilles chaque fois que le maître leur parle. Celui-ci les frappe rarement, seulement il décrit au-dessus de lui, avec son fouet, un cercle continu.

Les steppes sont peuplées de troupeaux de chevaux, qui vivent au grand air, sous la garde des plus hardis cavaliers du monde, les *Tsikós*. Un matin le *Tsikós*, qui connaît son haras comme sa famille, s'imagine de dresser tel cheval qui lui convient. Il s'approche de lui, il lui parle et essaye de le flatter de la main ; l'animal lui lance un coup d'œil oblique, ses naseaux

s'enflent au contact de cette main qui lui carresse le cou. Il est inquiet, il s'apprête à fuir. Mais le *Tsikôs* a enfoncé son bonnet, il a relevé avec ses dents sa pipe qui ne le quitte jamais, et il enfourche le cheval, au moment où celui-ci croyait pouvoir lui échapper. C'est alors que commence la lutte. Éperdu, consterné, le cheval se défend horriblement, en vrai désespéré. Il se cabre, fait des écarts, il rue, il pointe, il bondit, c'est en vain ; le *Tsikôs*, imperturbable, lance de larges bouffées de tabac, il attend le moment d'en finir ; le cheval veut se rouler à terre, le cavalier écarte les jambes, et l'animal, qui se relève, porte encore son fardeau. Enfin il part, il court pour fuir ce poids incommode ; le cavalier regarde alors le soleil, observe la direction que prend son cheval à travers la steppe nue, et se laisse emporter. Le cheval, épuisé, tombe enfin. Alors le cavalier lui met dans la bouche le mors qu'il portait au bras, le laisse souffler et le ramène tranquillement.

Le *Tsikôs* est un jeune et joyeux garçon, lesté et vigoureux. Il sait par cœur les traditions, les légendes, les histoires de bandits. Il vous explique *le mirage dans les steppes* et, à ce sujet, discute en théologien. Ses chevaux sont là qui hennissent, la steppe s'étend infinie à ses yeux ; il ne demande rien de plus, sa vie est la meilleure qu'il y ait au monde. Si l'orage gronde, il tourne sa pelisse du côté de la pluie. S'il trouve une source, il se sert du bord de son chapeau en guise de verre. Cependant, derrière sa selle est attachée une *kulats*, gourde pleine d'un vin excellent, enduite de cire, selon la coutume tatare, et couverte de peau de poulain. La *kulats* est quelque chose de national, souvent chantée en Hongrie à la manière d'Anacréon. Les éperons brillants du *Tsikôs* sont retentissants ; il porte un fouet à manche très-court, dont la lanière est fort longue, il y attache des rosettes de cuir de toute couleur ; la *blague* où il met son tabac, faite de peau, est soutachée avec des dessins en soie.

Pour le *Tsikôs*, les montagnes sont simplement des murailles gigantesques au sein desquelles il ne s'aventurerait pas, de crainte d'y étouffer. Dans sa *pousta* déserte, le *Tsikôs* a conservé des idées vraiment primitives. Pour lui, ce qui vient et croît seul sur la terre n'a pas de maître ; on peut s'emparer du premier bœuf, du premier cheval venu. Le voleur est celui qui prend à autrui des objets fabriqués, qui ne se trouvent pas sur la route et qu'il faut acheter. Mais quant aux choses que Dieu a créées pour tous, elles appartiennent à tous. Jamais on ne fera comprendre au *Tsikôs*, passant près d'une forêt, qu'un seul homme a des droits sur les cerfs qui la parcourent en liberté et sur les arbres que la nature seule y a fait croître.

S'il côtoie un haras, il n'hésitera pas à y faire son choix. Ces chevaux, en effet, ne paissent-ils pas dans des prairies ouvertes à tous, sur le grand chemin du monde? Nous ne défendrons pas cette théorie : mais comment en vouloir à des hommes qui, si vous êtes leur hôte, iront voler pour vous bien recevoir, et qui, sans vous connaître, risqueront demain leur vie pour sauver la vôtre?

On comprend dès lors que les vols doivent être fort nombreux en Hongrie. Nous ajouterons, il est vrai, à cette remarque, la suivante : Les écrivains officiels, chargés de la rédaction des statistiques impériales, constatent, en observateurs fidèles, que les Hongrois ont l'habitude patriarcale de ne jamais fermer leurs portes, et ils déclarent après cela, avec sang-froid, que ce peuple est éminemment voleur. Que conclure de ces observations, et que faut-il croire? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en Hongrie, comme partout, il existe des voleurs de grand chemin. Ce sont presque tous des déserteurs qui, mis hors la loi, vivent dans les forêts, à la façon des bandits de la Corse. Seulement, s'ils viennent chercher leur nourriture dans les maisons solitaires, ils n'assassinent pas. Quelquefois ils se sont réunis par bandes, sous un chef audacieux, et, en se battant contre les régiments autrichiens, ils ont donné à leur résistance le caractère d'une insurrection. Le fameux Sobri, tué dans une rencontre avec les houlans de Schwarzenberg, a donné lieu à des récits dignes des Asturies et des Abruzzes. Les indigènes ne les appellent pas voleurs; en parlant d'eux, ils disent *pauvres garçons*. Jamais ils ne les trahissent.

Le *Tsikós*, moitié berger, moitié *pauvre garçon*, aime à raconter leurs exploits. Quand il passe comme un trait sur la *pousta d'Hortobagy*, il lui arrive souvent de jeter aux passants ces vers d'une chanson de voleur :

Je suis un pauvre garçon
Qui fréquente les foires;
Je vole les poulains, les génisses,
Voilà comme je vis!

Le voyageur qui a parcouru les steppes ne peut qu'en rapporter des souvenirs durables; il aura vu dans ces pays curieux, que les maux d'une guerre récente n'ont pas épargnés, les descendants d'une race conquérante à laquelle l'Europe a dû plusieurs fois son salut et auxquels elle devra peut-être un jour son indépendance.

A.-L. RAVERGIE.

DES DEMOISELLES.



POÉSIE.



LE POÈTE ET LE MÉNÉTRIER.

C'était jour de fête au hameau,
Et le ménétrier rustique
Avait rassemblé sous l'ormeau
La danse et le plaisir bachique;
Les enfants riaient et couraient;
Etendus sur les pentes vertes
D'antiques châtaigniers couvertes,
Les sages vieillards discouraient.

.

Sombre comme un pic noir que l'éclair illumine
Aux lueurs du couchant, sur la roche voisine,
Un poète voilé du plus farouche ennui
Laisait plonger, rêveur, son regard devant lui;
Sa lèvre se crispait de ce sourire étrange
Dont sourit le dédain de l'inferral archange;
Et l'air que remplissaient les accords du hautbois
Entendit se mêler, répondre ces deux voix.

LE MÉNÉTRIER.

Riez, dansez, foulez ces mousses,
Que si brillantes et si douces
Nourrit pour vous l'eau de nos monts,
Dépouillez ces rives fleuries,
Oh! sur le gazon des prairies
Que de guirlandes pour vos fronts!

LE POÈTE.

Oui, riez, sur la foi de ces vaines paroles!
Bercez-vous d'espérance et d'illusions folles!
Couronnez votre front de périssables fleurs;
Chassez tout souvenir des misères passées;
Perdez insoucians vos pas et vos pensées
Et foulez, dans l'essor de danses insensées,
La terre qui, demain, boira votre sueur!

MAGASIN

LE MÉNÉTRIÉR.

Le travail de nos chrysalides
Comble nos vœux les plus avides ;
L'herbe croît selon nos désirs
Et nous voyons plier nos treilles
Sous le poids des grappes vermeilles,
Qui mûrissent pour nos plaisirs.

LE POÈTE.

Le fruit de l'olivier jaunit sur la colline ;
Le pommier plus riant et plus riche s'incline ;
Le sol a répondu fécond à vos labeurs ;
Mais l'ardent horizon a de sombres nuages ;
J'entends frémir des vents de sinistres présages ;
Riez donc et dansez oublieux des orages,
Car, peut-être demain vous répandrez des pleurs.

.
Ainsi de l'existence agitant le problème
Ces deux voix échangeaient le rire et l'anathème.
Mais, sans prêter l'oreille aux menaçants discours,
Les joyeux villageois buvaient, dansaient toujours.
Sombre et le front penché s'éloigna le poète :
Il gémissait semblable au lugubre prophète
Lorsqu'aux peuples maudits il criait vainement :
« Voici l'heure du glaive et du renversement ! »
Et le ménétrier de cadences plus vives
Animait les danseurs, enivrait les convives.
Au paisible horizon, l'aube du lendemain
Se leva sans nuage et le soir fut serein ;
Et quand, sur le hameau la joyeuse journée
Par un nouvel automne eut brillé ramenée,
Bien que plus d'une fois l'ouragan eût grondé,
Et dépouillé de fruits plus d'un champ inondé,
Le rustique chanteur avait, aussi folâtre
Rassemblé sous l'ormeau jeunes filles et pâtres,
Vieillards aux longs discours, gais buveurs, et sa voix
Accompagnait ainsi le fifre et le hautbois :

« Ne prenez point pour la sagesse
 L'impie ennui qui va criant
 Anathème à toute allégresse !
 Mais ouvrez un cœur confiant,
 Dans le deuil comme dans la joie,
 A tout ce que Dieu vous envoie ;
 Car, ce qu'il permet ici-bas
 A vos âmes de jouissances,
 Le Seigneur ne vous le fait pas
 Toujours payer par des souffrances,
 Et du présent plus le chemin
 Aura de ronces et d'épines,
 Dans l'avenir plus votre main
 Moissonnera de fleurs divines.

* JULES CANONGE.



A NOS ABONNÉES.

MESDEMOISELLES,

Si la reconnaissance ne nous en faisait point un devoir, ces lignes n'auraient point été écrites. En effet, au renouvellement de notre année, quelles promesses avons-nous à vous faire ? quelles garanties nouvelles pouvons-nous vous offrir ? Vous connaissez le respect religieux avec lequel nous tenons nos engagements ; vous savez aussi que, chaque année, nous voulons faire mieux, et vous avez pu apprécier la valeur d'un enseignement qui n'est jamais sorti des voies qu'il s'était tracées. Enfin, vos mères, Mesdemoiselles, vos institutrices nous ont donné de telles marques de confiance, que nous ne pouvons nous défendre d'un certain orgueil.

Votre bienveillance n'a cessé d'applaudir à nos efforts, et la chaîne brillante que vous formez, Mesdemoiselles, est allée sans cesse en s'agrandissant. Beaucoup d'entre vous ont daigné nous adresser des lettres charmantes ; recevez toutes, ici, Mesdemoiselles, nos remerciements ; notre voix émue vous prie de les agréer. Combien enseigner la vertu et le bonheur à des cœurs comme les vôtres est une douce tâche, et comme vous savez noblement récompenser nos moindres efforts par de ces mots, inspirations de jeunesse et de bonté, qui ne s'oublient jamais !

Plus et mieux que tout le reste, c'est votre douce confiance qui nous pousse dans la voie de progrès que nous devons suivre, et que nous suivrons

sans relâche en améliorant, à tout prix, l'œuvre qui vous est destinée, le journal dont vous avez fait l'immense succès par votre gracieux patronage.

Cette année, nous maintenons plus que jamais notre chère devise « *succès oblige* », et nous allons étendre encore notre cadre. Avec une seule gravure sur acier notre volume ne nous semblait point assez orné, vous en recevrez une seconde; notre charmante sépia a été accueillie avec admiration par toutes les personnes qui s'occupent de dessin, nous vous en adresserons deux cette année. Nous agrandissons le format de nos tapisseries, que nous avons perfectionnées, et au lieu de *six* albums de musique vous en aurez *sept*, qui tous obtiendront le plus grand succès, car ils sont signés par Adolphe Adam, Bordèze, Talex, Quidant, Masini, Félicien David, Ravina, C. Schubert, Parizot, Massé, Ettling, Bousquet, Talbot, Tolbecque, Mulder. Dans notre choix musical nous avons fait entrer un charmant opéra, écrit pour vous seules, Mesdemoiselles. Dans ce petit chef-d'œuvre d'art et de moralité, qui vous fera passer de douces soirées, vous reconnaîtrez l'esprit du Journal qui recherche tous les moyens de vous plaire en stimulant le goût des beaux-arts que vous cultivez. La partie matérielle de votre *Magasin* sera donc ainsi composée :

- 1° 2 aquarelles.
- 2° 2 sépias.
- 3° 14 gravures de modes.
- 4° 2 gravures sur acier.
- 5° 7 albums de musique.
- 6° 6 belles planches de tapisseries coloriées.
- 7° 1 planche de crochet, couleur bleue.
- 8° 1 planche de petits ouvrages, or ou argent.
- 9° 12 feuilles contenant plus de 1,200 dessins, broderies, patrons de grandeur naturelle, ouvrages à l'aiguille, crochet, filet, tricot, etc.
- 10° Rébus illustrés.

Enfin, nous donnerons successivement les patrons et les modèles des pièces dont se composent une layette et un trousseau.

S'il vous plaisait de considérer un instant, Mesdemoiselles, le prix, la valeur intrinsèque, de toutes ces choses faites avec un soin si attentif, si scrupuleux, il vous serait difficile de comprendre comment nous avons pu atteindre à ce but inespéré... Notre secret est tout entier dans deux mots : Devoir et reconnaissance. Nous ne faillirons jamais ni à l'un ni à l'autre, afin de conserver la confiance de vos mères, de vos institutrices, et de mériter toujours les sourires de votre jeunesse.

JOSÉPHINE DESREZ.

GENEVAY.

DES DEMOISELLES.



RÉCRÉATIONS.



LA ROCHE DU DIABLE.

(LÉGENDE DES VOSGES.)

Parmi les voyageurs qui visitent les eaux de Plombières ou de Bains, il en est peu qui manquent de faire une excursion dans la partie élevée de la chaîne des Vosges. Gérardmer est un des points principaux vers lesquels se dirigent habituellement les touristes. C'est de là qu'ils s'élancent en caravanes nombreuses au sein des vallées les plus profondes ou vers les sommets les plus élevés, découvrant à chaque pas des tableaux nouveaux et émouvants, dont l'aspect change d'instant en instant sous l'influence de l'atmosphère si variable à ces hauteurs, et d'une lumière tamisée et adoucie par des brumes, ou réfléchie par ces mille accidents naturels que recèlent seuls les pays de montagnes. Deux monts, le Schlukt et le Honneck, dominant d'une hauteur considérable la chaîne des Vosges, et sont ordinairement le but de l'excursion. Ce sont deux grands seigneurs qui reçoivent, sans en paraître trop dérangés ni trop émus, les nombreuses visites dont ils sont l'objet.

Le Schlukt, célèbre maintenant par la magnifique voûte qu'il porte suspendue à son flanc, prend seul la peine de se parer au printemps d'un manteau de verdure. Pour se donner aux yeux de ses belles visiteuses un air de jeunesse qui lui manque certainement, il se couvre de feuillage et dissimule, sous les couleurs d'une riche végétation, les rides que le temps a profondément creusées sur son front de granit. On lui tient compte des soins qu'il prend ; on regarde avec curiosité sa ceinture dont l'un des bouts pend jusqu'à Munster, ville importante par ses manufactures ; et, enfin, l'on se prend à admirer ce vieillard si puissant, si fier et si haut, qu'il brave les nuages et défie le ciel lui-même.

Quant au Honneck, vu à distance, il a un aspect grave et triste ; on croirait qu'indifférent aux regards qui l'assiègent, il dédaigne de mettre une feuille à son chapeau ou de dissimuler, même sous de simples bruyères, la nudité de son front. C'est une erreur. Son austérité n'est qu'apparente ; si la richesse de son vêtement n'éclate point au loin, elle n'en est que plus solide et plus riche. Aux voyageurs qui, affrontant les nuages

dont il est souvent entouré, lui rendent une visite courageuse, il offre le spectacle de riches prairies. L'herborisateur y rencontre des plantes dont la variété l'étonne; plantes que, comme ces horticulteurs jaloux des raretés qu'ils possèdent, il conserve pour lui seul. Et il paye par la vue d'un horizon immense, que bornent avec peine les montagnes les plus reculées de la Suisse, la fatigue que l'on a prise pour lui.

Quand on veut arriver à la cime de ces montagnes il faut suivre, en quittant Gérardmer, un chemin agreste et sauvage, bordé, ici, par une forêt de sapins, plus bas, par un torrent; là, par des rochers granitiques, et un peu plus loin, par une moelleuse et verdoyante vallée. C'est le pittoresque dans toute sa grandeur et sa variété. Arrivés à une maison isolée, située non loin du lac de Longemer, les voyageurs sont forcés de s'arrêter. Il faut remiser les équipages modestes ou superbes, et se confier à ses jambes ou à celles d'innocents mais complaisants quadrupèdes, dont le nom fait ordinairement antithèse aux gens d'académie ou de savoir.

Après avoir traversé le lac de Longemer et franchi un espace peu considérable, mais rempli d'accidents curieux, on se trouve tout à coup sur les bords d'un lac ovale, lesquels, après avoir offert aux caravanes un étroit et modeste sentier rempli de myriades de crapauds, se relèvent à une grande hauteur et présentent la forme assez exacte d'un entonnoir: c'est le lac de Retournemer. On quitte ce lieu froid et sombre pour entrer dans une forêt de chênes disposés en taillis, mêlés de framboisiers, qui règne sur le Schlukt. Mais attirés par le sourd grondement d'un torrent, les voyageurs laissent un instant le sentier pour aller visiter une cascade formée en cet endroit par la Vologne. On approche en sautant de roche en roche, on regarde, on s'émerveille jusqu'au moment où votre guide vous dit, en faisant un signe de croix: — Prenez garde, vous êtes sur la *Roche du Diable*.

Cette roche est un large plateau de granit entouré à distance de hêtres séculaires aux bras nerveux et gigantesques, et d'épicéas à l'aspect désolé, au feuillage sinistre. A cet avertissement du guide, à la vue de ce lieu sauvage, le voyageur se sent involontairement saisi d'une sorte d'effroi mystérieux. Sans doute il n'est pas superstitieux, il ne croit que dans une certaine mesure à la puissance du diable; mais enfin, au milieu de ces solitudes, de ce silence que complète, plus qu'il ne l'interrompt, le bruit de la cascade, on se sent animé d'une vive curiosité, et l'on provoque, avec quelque anxiété, le guide à parler. On devine et l'on se complait à croire que l'on est dans un lieu redoutable; on est tout oreille au récit que, d'une

voix dolente et cadencée comme le bruit de l'eau qui tombe dans le gouffre, vous fait votre guide. C'est une sorte de chant monotone, moitié légende et moitié ballade, que nous devons traduire à cause des nombreux mots patois dont il est orné.

Autrefois, dit le narrateur, il y avait, à quelque distance du lac, une cabane; c'était celle d'un bûcheron qui n'avait pour vivre que sa cognée, et pour société que sa fille Mariette: il ne faut pas demander si Mariette était aimée.

Du plus haut de la montagne on entendait la voix de la jeune fille qui chantait des chants du pays; et plus d'un voyageur égaré dans la forêt lui dut son salut, car cette voix le guidait vers la demeure du bûcheron où il trouvait toujours sûreté et abri.

C'était une belle fille, vive comme un oiseau; quand elle courait dans les bois on avait peine à la suivre, tant elle était agile et souple à gravir la montagne, à sauter de roche en roche, à franchir le torrent; elle portait un fardeau sur sa tête avec autant de légèreté que d'autres auraient porté une branche de sapin.

C'est vrai qu'elle aimait à courir dans la forêt, et elle courait comme un faon. Souvent elle allait loin, bien loin, pour satisfaire à ce désir de voir quelque objet nouveau, de découvrir quelque site inconnu, quelque horizon ignoré, et aussi, pour cueillir des fleurs dont elle aimait à se parer.

Mais elle revenait avant la fin du jour, parce que son père lui avait dit de ne pas s'attarder à cause des esprits qui revenaient à la roche maudite pour y danser et s'y ébattre toute la nuit; il lui avait en même temps recommandé de ne point passer devant la roche où nous voilà, dit le guide en s'interrompant, sans se signer à l'heure de midi et au soir. Et la jeune fille faisait un détour pour ne jamais passer du côté de la roche.

Un jour cependant qu'elle revenait un peu plus tard que d'habitude, parce qu'elle s'était amusée à cueillir des fleurs dont elle avait orné ses cheveux, elle rencontra une femme pâle et maigre qui lui dit en passant :

— Pourquoi te détournes-tu du chemin qui conduit à la roche ?

— C'est qu'il se fait tard et que la roche est maudite, dit la jeune fille en doublant le pas.

Lorsqu'elle put apercevoir sa cabane, elle vit en même temps son père qui l'attendait devant la porte. Celui-ci regarda longtemps sa fille, puis il lui dit d'une voix amicale :

— Tu as donc marché bien vite que te voilà si essoufflée ?

Et Mariette répondit :

— C'est que j'avais à passer, avant qu'il fût nuit, du côté de la roche maudite.

Le lendemain, Mariette courut de nouveau à travers les bois et s'en revint, avant le coucher du soleil, par le même chemin qu'elle avait suivi la veille.

Elle avait encore cueilli des fleurs dont elle parait sa tête. Elle s'arrêta pour se regarder dans l'eau du torrent, et se trouvant bien ainsi, elle chanta gaïement.

— Pourquoi te détourner de ton chemin? lui dit encore en l'arrêtant la femme maigre et pâle qu'elle avait déjà rencontrée la veille; et que crains-tu de la roche qu'on voit là-bas? ne sais-tu pas qu'on y trouve plus de mousses et de fleurs que dans la forêt entière, et qu'elles y sont plus belles et plus odorantes?

— Les fleurs que je porte sont belles, dit Mariette; et la roche qu'on voit là-bas est un endroit maudit.

Puis elle continua son chemin, mais hésitant cette fois, et tournant les yeux avec regret vers la roche.

Elle retrouva encore son père qui l'attendait sur la porte de la cabane, en se reposant des fatigues du jour. Le bûcheron sourit en la voyant; il la pressa dans ses bras et lui dit tendrement :

— Tu as l'air bien joyeuse, Mariette.

— Voyez les belles fleurs, mon père, dit l'enfant.

— En effet, te voilà parée comme un jour de fête.

Et tous deux entrèrent dans la pauvre cabane.

Le lendemain matin, le soleil étincelait dans l'azur et la nature souriait... Mariette s'élança plus légère et plus insouciant que jamais vers les rocs suspendus. Elle parcourut les chemins les plus escarpés, elle gravit les sommets les plus inaccessibles. Elle cueillit tant de fleurs qu'elle oublia les heures qui s'écoulaient...

Le soleil baissait déjà quand elle pensa au retour; et la nuit était noire quand elle atteignit le détour qui lui faisait éviter la roche maudite. Effrayée, elle hâta le pas, et comme elle apercevait encore la femme qu'elle avait deux fois rencontrée, elle voulut passer outre; mais l'inconnue l'arrêta.

— Tu es en retard; pourquoi allonger ton chemin, et que redoutes-tu de cette roche qu'on voit là-bas?

— Je ne sais, mais mon père m'a dit de *m'en sauver*, répondit Mariette.

— Trop craintive enfant, dit l'inconnue, ne vois-tu pas que ton père se rit de ta crédulité, et qu'il a voulu t'éprouver? Que peut-il t'arriver? n'as-

tu pas assez d'agilité pour éviter toute poursuite, ou assez de force pour lutter et te défendre?... Vois, la nuit est sombre, dans quelques instants tu ne distingueras plus rien autour de toi; tandis que de ce côté l'on voit briller la lumière. Tu es belle, ainsi parée de fleurs; mais combien les fleurs qui entourent la roche te rendraient plus belle encore! Là, tu découvriras des richesses qui te sont inconnues, de brillantes couronnes pour orner ton front, des festons pour broder ton corsage!...

Mariette hésitait : — Non, disait-elle, mon père me le défend... Mais, fascinée par le regard et les promesses de l'inconnue, elle se laissa entraîner enfin vers la roche.

La nuit était devenue profonde, et pourtant la roche apparaissait vaguement éclairée par une lueur singulière. Puis, chose merveilleuse et bien faite pour séduire une si naïve enfant, une douce mélodie se faisait entendre.

La femme maigre et pâle semblait glisser sur le sentier, et attirait à elle la jeune fille par une force mystérieuse.

— Entends-tu cette musique? dit-elle à Mariette, c'est le chant des fées!

Puis elles marchèrent encore.

Le sentier était étroit et sinueux; par instant il plongeait dans le creux de la vallée, sombre à cette heure, solitaire et froide comme toujours. Alors les chants devenaient moins saisissables, et la jeune fille frissonnait d'épouvante; mais la confiance lui revenait dès que le sentier, se relevant en rampe sur le flanc de la montagne, recevait à la fois les sons harmonieux de la musique et l'éclat de la lumière dont était environnée la roche.

Elle marchait alors rapidement.

Elle marcha longtemps ainsi, guidée par la vieille qui l'avait saisie par la main.

Tout à coup elle sentit que sa main était libre; l'inconnue l'avait abandonnée. Elle la chercha des yeux, mais elle ne distingua plus qu'une ombre insaisissable qui prit des proportions fantastiques, puis qui s'évanouit entièrement.

Elle voulut crier, mais soudain un bruit singulier couvrit sa voix : c'étaient des glapissements de renards, des grondements d'ours mêlés à des sifflements étranges, à d'affreux hurlements de loups-garous, des miaulements de chats sauvages et des cris funèbres de chouettes et de hiboux, interrompus à de courts intervalles par cette musique qui l'avait charmée.

Bientôt, les horribles monstres qu'elle entendait apparurent de tous les côtés; il en vint de toutes les directions, s'abattant sur la roche maudite, où se trouvait alors l'imprudente jeune fille.

Un signe de croix l'eût sauvée; mais elle oublia le signe de salut.

Et une force surnaturelle, invisible la saisit et l'enleva dans les airs, comme un vent impétueux soulève et fait tourbillonner dans l'espace une feuille de bouleau, puis la laissa retomber au milieu des froides ondes du lac, dont les bords parurent éclairés d'une lumineuse vapeur... Les vagues semblaient rouler des flammes.

Un cri de joie sinistre, effroyable, répété par tous les échos des rochers avec des gémissements plaintifs, retentit dans la profondeur des forêts; puis tout redevint silencieux et morne.

Le lendemain, le bûcheron erra dans les bois, il y erra deux jours entiers, et encore les nuits, visitant les cavernes, les lieux les plus désolés, en appelant sa fille. Il pleurait comme pleure un père qui a perdu son enfant, l'enfant qu'il aime, qui fait la joie de ses jours solitaires, son unique bien, son bonheur, sa vie; il appela Mariette des milliers de fois, mais nulle voix ne lui répondit.

Il revenait lentement à sa demeure, lorsque ses regards, se portant par hasard sur le lac qui est là, dit le narrateur en étendant le bras vers la partie inférieure de la vallée..., il crut apercevoir un objet étrange, flottant sur l'eau profonde; il approcha, et écartant les plantes aquatiques qui dérobaient la moitié de cet objet à sa vue, il reconnut le corps inanimé de son enfant. Les hautes herbes qui croissent sur les bords du lac s'étaient courbées comme pour servir de linceul à cette infortunée, et dérober aux regards indifférents ce visage souillé, ce beau corps meurtri.

On remarquait sur le visage et sur le corps de la morte des empreintes étranges, comme de griffes d'animaux immondes. Quelques fleurs flétries étaient encore mêlées à ses cheveux et, par un bizarre effet du hasard, formaient comme une couronne mortuaire sur son front virginal.

Le bûcheron appela de nouveau Mariette, sa Mariette chérie, son enfant bien-aimé; il essaya de réchauffer de son haleine ce corps refroidi par la mort. Ce fut en vain, le bûcheron était seul désormais au monde. Il emporta dans ses bras le cadavre de son enfant, l'ensevelit pieusement et l'inhuma près de sa cabane.

On dit que voulant venger la mort de sa fille ou mourir comme elle, il alla armé de sa meilleure hache sur la roche maudite, qu'il défia les démons, mais que tous s'enfuirent à son approche; nul d'entre eux n'osa soutenir le regard de ce père irrité.

Et désormais les jours du bûcheron s'écoulèrent silencieux et sombres



10 Francs po
modos e pla
linguette file



MAGASIN DES DEMOISELLES

10 francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile), 1 septier, 6 albums de musique, 14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, filet, tricot, crochet, ouvrages nouveaux et rétro illustrés, planche crochet, couleur bleue, planche de petits ouvrages or ou argent.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

com
avai
M
geur
ou l
P
—
toun
hor
mai
du S
sacc

E
en
leu
cer
le p
ton
jou
lon
pre
pui
lor
L
fon
bas
var
Pic

comme la nuit du tombeau ; son corps vivait en ce monde, mais l'enfant avait emporté son esprit et son âme !

Malheur ! malheur ! s'écria le guide en terminant son récit, au voyageur qui passe devant la roche maudite sans se signer, lorsque sonne midi, ou l'angélus du soir.

Puis il fit le signe de la croix en ajoutant :

— Il y a trois ans, une société étant réunie comme vous voilà tous autour de moi, midi sonnait, tout le monde fit le signe de la rédemption, hormis un seul, et tout le monde, hormis un seul, revint sain et sauf à la maison du garde. Celui qui avait manqué à se signer fut précipité du haut du Schlukt sur les roches taillées en aiguilles, qui sont sur le versant d'Alsace.

ELISA THIRIAT.



MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE XI.

A CAMILLE.

Août 1853.

Pour cette fois, il n'y a pas à dire le contraire, les ardeurs du soleil ont mis en fuite nos élégantes, et suspendu le travail de tous nos magasins. D'ailleurs les jours décroissent ; de ma fenêtre j'entends déjà crier : *cerneaux ! cerneaux !* c'est-à-dire, en d'autres termes : « Promenez-vous le soir, vous le pouvez encore ; jouissez des dernières belles journées ; car, voici l'automne qui approche, les feuilles vont tomber ! Jouissez des derniers beaux jours ! » Suis ces conseils, amie, ce n'est pas cette lettre qui te retiendra longtemps. A cette heure de l'année, je n'ai point de nouveautés à t'apprendre pour le présent, et l'automne est encore trop loin pour que je puisse connaître les inventions dont il plaira à la mode de nous couvrir, lorsque la bise sera venue.

Depuis deux mois, je t'annonce les canezous et les corsages blancs : ils font fureur. On porte beaucoup de corsages en piqué blanc, à basques ; la basque, très-longue, est garnie d'un feston de dents. Le canezou n'a point varié dans sa coupe ; mais, pour toi, je préfère qu'il soit fermé par devant. Piqué, jaconas, mousseline unie, mousseline à petits pois, sont les étoffes

de ces corsages et de ces canezous, qui sont tous ou à basques ou à larges garnitures. Avec ces vêtements, les longues ceintures font un effet charmant ; il en est de même des poignets en rubans, à bouts un peu longs. Pour sortie, cependant, je donne la préférence aux poignets sans bouts, ils papillotent moins, attirent moins les regards, et doivent, pour cela seul, être choisis par ton élégance.

Pour jeunes femmes, j'ai vu quelques corsages en dentelle noire. C'est une indication de la direction que prendra la mode cet automne. Je ne doute pas que ces corsages, plus sévères que ceux en blanc, n'obtiennent un véritable succès. D'ailleurs tu sais à quel point va mon fanatisme pour les dentelles et pour le noir. Depuis que les charmantes Espagnoles quittent et ces belles dentelles et cette couleur qui relevaient si merveilleusement leur beauté, il me semble que l'Espagne s'en va, que bientôt il n'y aura plus d'Espagne. Je prévois donc le retour de la dentelle noire : comme corsage, elle est parfaite ; elle se prête très-bien à cet emploi et peut supporter tous les ornements, et, ce qui est un point essentiel, toutes les coiffures. Les manches n'ont pas changé ; ce sont toujours, en lingerie, les manches puritaines, les manches bretonnes, les manches pagodes, coupées avec mille variantes ; les jolies manches duchesse, qui ont les honneurs des salons. Pour les robes et étoffes de soie on ne sort guère des manches à revers, des manches à la mousquetaire, des manches ouvertes et garnies, soit par des boutons avec légères passementeries, soit par des nœuds. Quelques-unes sont garnies par des dentelles faisant deux ou trois volants étagés autour du bras. Cette disposition ne manque pas d'élégance, mais elle veut beaucoup de goût dans la pose et une riche toilette. Les belles fermières de la Bresse portent autour d'une manche courte des dentelles posées à plat, qui font le plus joli effet : prends-en bonne note. On a essayé des manches à crevés, elles n'ont que médiocrement réussi, et ce devait être : ce n'est point dans la saison des étoffes légères que l'on pouvait espérer faire prendre cette mode : l'hiver leur sera plus favorable.

Les pelisses et les écharpes n'ont rien changé à leur coupe. On a essayé, sans grand succès, quelques pelisses en mousseline brodée avec des transparents. La pelisse, en effet, à moins qu'elle ne se couvre de dentelles, ne me paraît destinée qu'à rendre des services, c'est-à-dire à garantir du froid (on pourrait bien en piquer pour cet hiver) et à permettre de porter, avec certain honneur, des robes dont le corsage est un peu fatigué. C'est aussi ce dernier motif, fort louable du reste, qui est en partie cause du succès des corsages blancs.

Avec le luxe dangereux de nos toilettes, il faut bien, par économie, revenir de temps en temps aux modes qui viennent en aide à notre petit budget. Puisque j'ai prononcé de nouveau le mot corsage, en voici un d'un très-joli effet : il est en piqué blanc, fermé dans toute sa hauteur avec des boutons en fausses perles. Le col est mousquetaire à grandes dents bien rabattues. Les manches larges et à coude ont un revers très-élevé, formé de grandes dents dont chacune est attachée à son extrémité sur le corps de la manche par une perle. Les basques très-longues sont également à dents ; et, à l'extrémité de chacune, brille encore une perle. Ce corsage est d'une rare coquetterie.

Mais revenons aux vêtements de dessus. On porte quelques châles de fantaisie ; ils sont en grenadine ou en barège imprimé, à fond uni avec une bordure de quarante centimètres de hauteur, brochée en soie, et imitant les dessins de cachemire brodé en or. Pour mise du matin, pour jeunes filles, ces châles ne paraissent point à dédaigner ; ils sont jolis et coûtent peu. J'en dirai autant des amples châles en mousseline, garnis de grandes dents. Ces derniers sont fort élégants.

Nulle modification dans les coiffures ; seulement au-dessus du bavolet, sur beaucoup de chapeaux, on voit un nœud de ruban dont les bouts flottants tombent assez bas entre les épaules. C'est d'un effet gracieux et léger. Pour le fond, c'est toujours tout ce que l'on veut : crin, paille, rubans, fleurs, fruits, velours, petites plumes, marabouts, dentelles noires, se mêlent et s'unissent parfaitement, sous la main de nos habiles ouvrières. La passe demeure toujours très-ouverte, et la calotte retombe toujours. Cependant nos chapeaux tiennent mieux sur la tête que les autres années ; cela provient, je crois, de ce que la garniture charge plus la passe, et moins le derrière de la coiffure qui, dans son ensemble, est moins lourde.

L'étoffe qui a eu les honneurs de la saison est le barège. On en a fait à fond blanc, avec volant en larges guirlandes de fleurs, qui sont délicieux. Le corsage de ces robes est ouvert, une légère guirlande orne le devant de la poitrine ; la manche, demi-courte, a la même garniture. Quelquefois on ajoute à cette jolie étoffe des rubans ruchés qui font du modeste barège une mise d'une riche élégance. Le taffetas, la popeline, les grenadines à dispositions satinées, soutiennent dignement leur ancienne renommée... Toutes, vaporeuses ou riches de ton, conviennent à la jeunesse.

Ce qui convient surtout à la jeunesse, c'est la reconnaissance, et je ne saurais te dire combien j'ai été touchée par tout ce que tu m'écris de gracieux pour la main habile qui a choisi toutes les charmantes choses que

je t'ai envoyées cette année. Pour l'hiver prochain on te prépare de nouvelles merveilles : que tes petits doigts, que ceux de tes chères amies se préparent. Le travail ne chômera point, le bon goût de M^{me} Desrez est là pour y pourvoir. Aime-moi toujours beaucoup si tu veux m'aimer comme je t'aime.

GENEVAY.



OUVRAGES DIVERS.



Points à jours, fils tirés.

Pour satisfaire à la demande de plusieurs de nos abonnées nous donnons, au n° 15, un échantillon de points à jour, à fils tirés ; la broderie au plumetis, qui a repris cette année une grande faveur, rend cet ornement presque indispensable, car on sait qu'il n'est pas de riches broderies auxquelles il ne vienne prêter son concours.

Nous avons donné précédemment la manière de faire les points de dentelle, mais ceux que nous présentons aujourd'hui en diffèrent complètement. Pour les premiers, on coupe entièrement l'étoffe, tandis que pour les seconds on travaille sur l'étoffe même, en tirant des fils, ce qui explique le nom de *points tirés*, qu'on leur donne ordinairement. Les points de dentelle coupés, imitant les points d'Alençon et de Venise, sont plus riches et plus variés, mais ils sont peu solides et ne peuvent convenir que dans les broderies sur mousseline ou étoffe légère, tandis que les points tirés sont extrêmement solides, et peuvent se varier jusqu'à un certain point.

Le n° 15 représente les trois points les plus employés, parce que ce sont les seuls qui soient vraiment d'un bon effet ; celui du milieu est le point riche ; le rond à sa gauche du côté du mot *Camille* est le point *croisé*, dit point anglais ; celui qui suit du même côté est le point semblable commencé et non achevé, pour faciliter l'intelligence de l'explication. A droite du point riche, placé au milieu, est le point uni, et en suivant du même côté, le point uni commencé sans être terminé.

Le point uni est le plus facile, aussi devra-t-on s'y exercer d'abord avant d'entreprendre les deux autres. On commencera d'abord par tirer des fils à l'envers de la broderie dans l'endroit marqué pour le jour ; ces fils tirés des deux sens doivent former un carreau parfait, ainsi qu'on le verra sur le dessin aux deux points dont le travail n'est pas terminé ; on tirera trois fils sur de la mousseline, ou deux seulement si la mousseline est grosse, et l'on en laissera deux ou trois ; sur le jaconas on en tirera trois ou quatre, suivant la grosseur, et l'on en laissera subsister en proportion du nombre tiré. On aura soin de commencer par le sens de l'étoffe où les fils sont plus faciles à distinguer ; le second sens de l'étoffe étant plus serré et plus fin, on en tirera un ou deux de plus de ce côté, suivant que l'on verra se former régulièrement le petit carreau parfait ; de là dépend toute la régularité du jour.

On prendra ensuite du coton à jour, du n° 300, et l'on commencera par le milieu et en biais, ainsi qu'il est facile de le voir sur le dessin, et l'on fera bien attention de ne dévier ni à droite ni à gauche, car une fois sorti de la ligne le point est complètement manqué. On fait deux points cordonnés à chaque angle du carreau, et toujours de même pour toutes les rangées

jusqu'au bout. On reprend ensuite l'autre moitié, que l'on achève comme la première. Ce point bien exécuté est très-régulier et très-solide.

Le plus simple après celui-ci est le point anglais : les fils se tirent absolument comme pour le premier, et l'on commence de même par le milieu (Voir au dessin); seulement il faut observer de laisser le fil très-peu serré à cette première rangée, car à la seconde on devra piquer son aiguille dans le fil de la rangée supérieure, ce qui, en le ramenant à soi, formera un croisé au milieu; la troisième rangée se fera unie comme la première; la quatrième en croisant, et ainsi de suite, toujours une unie et une croisée.

Le point du milieu, sous le n° 15, est le point riche : c'est le plus joli, mais aussi le plus difficile des points à fils tirés. Il se place entre les deux autres, qu'il relève et fait valoir.

Pour le point riche, on tire à peu près six fils en tout sens, suivant l'étoffe, et l'on n'en laisse subsister que trois sur chaque sens, ce qui forme un carreau plus grand que pour le point anglais ou uni, et beaucoup plus clair.

Sur ce carreau on jette en biais dans toute la longueur du jour un fil à dentelle, que l'on rattache sur le bord de la broderie. Ce fil se trouve alors traverser le losange; on fait de même sur toutes les rangées du même sens. Ce premier travail fini, on reprendra sur l'autre sens et toujours en biais; on jettera sur l'autre sens un second fil, qui croisera le premier en formant une croix au milieu des carreaux. Pour maintenir ces fils croisés, on travaillera en cordonnant sur la rangée de fils de la batiste qui forme le carreau et on la suivra en faisant deux points entre chaque; les fils jetés au milieu du losange se réuniront alors tout naturellement à chaque angle; on les y fixera en tournant autour avec l'aiguille, que l'on fera repasser ainsi jusqu'à ce que ce travail forme le pois indiqué sur le dessin à chaque angle du carreau. Le croisé du milieu se trouvera alors régulier et distinct.

Malgré notre désir d'être claire dans nos explications, nous comprenons tout ce qu'il y a encore de difficultés à vaincre, mais nous connaissons assez l'adresse et la persévérance de nos abonnées, pour être persuadée qu'à l'aide du dessin et de quelques essais elles réussiront parfaitement.



Couvre-pieds gothique en filet brodé et damas.

(N° 18.)

La bande de filet dessinée au n° 18 est destinée à faire un couvre-pieds; le dessin en est des plus riches et des plus nouveaux. Le n° 19 est la garniture assortie.

On voit, d'après ce dessin, que le réseau du filet doit se trouver posé non en losange, mais en carré, dans le sens de la bande; pour l'obtenir ainsi on commencera à la pointe par un seul réseau, puis deux, trois, quatre, etc., ainsi de suite, toujours augmentant d'une seule maille à la fin, non en commençant, jusqu'à la hauteur de la bande. On comprend qu'une fois arrivé à la dent, on doit diminuer en creusant et augmenter pour former la pointe.

Le moule que l'on emploiera pour couvre-pieds ou aube doit avoir 10 cent. de circonférence. L'on se servira de coton mouliné, n° 14, ou de fil, si on le préfère, d'une grosseur semblable. Le même fil sera employé pour la broderie en reprise, moulinets, etc.

Ce filet est couvert presque entièrement d'un travail à l'aiguille fait dessus, et qui forme une sorte de losange au milieu de chaque réseau. On l'obtient par un point noué (point de boutonnière), que l'on fait sur chaque branche comme pour faire un point de dentelle. Ces quatre points forment au milieu du carré de filet un petit jour que l'on comprend facilement sur le dessin. On passe pour ce travail d'un réseau à l'autre sans couper le fil. Tout ce qui est fortement ombré sur la gravure, tels que pois, encadrement, losange, etc., est une broderie en fil semblable à celui dont on se sera servi pour le filet, passé dessus et dessous, comme une reprise. On suivra le dessin pour le sens et l'indication de ce travail. Tous les réseaux qui

doivent rester sans travail sont, par opposition, indiqués par les *clairs*; quelques moulinets ou *roues* y sont également marqués. Nous avons donné le moyen de faire des moulinets dans la broderie, ils se font exactement de même; nous ne reviendrons donc pas sur ce travail, la gravure aidant beaucoup pour l'intelligence.

Le dessin gothique du n° 19 est remarquable de beauté et de richesse; nous l'avons admiré chez M^{me} Sophie Helbronner, et nous pensons que rien ne peut, dans ce genre, lui être comparé. Il se compose, comme le premier morceau, d'un travail à l'aiguille, de broderie en reprise au passé et de moulinets. On suivra exactement le dessin comme on le fait pour une tapisserie; le bord est terminé par un feston pris sur le réseau même du filet.

Pour faire ce couvre-pieds, il faut coudre chaque bande de filet à une bande de damas. On peut également choisir la couleur la plus assortie à son ameublement, ou toute autre qui plairait mieux, la mode admettant dans ce cas toutes les fantaisies possibles; la bande de filet et celle de damas doivent être de largeur égale; on alternera ainsi jusqu'au bout. Les bandes doivent se trouver en travers du lit.

Lorsque ce travail sera terminé, on doublera le couvre-pieds dans son entier avec du taffetas de même couleur que le damas, ce qui fera ressortir avec avantage le dessin du filet. On fera mieux encore de se borner à doubler par bande le filet, que l'on coudra ensuite au damas; cette dernière méthode serait moins embarrassante et moins coûteuse que la première, puisqu'elle économiserait la moitié de la soie qui doit servir de doublure. On ajoutera ensuite la garniture n° 19, qui se double de la même étoffe que le couvre-pied.



Couvre-lange.

(N° 3.)

Le n° 3 de la deuxième planche est un couvre-lange d'une extrême commodité pour habiller les enfants du premier âge. Il est indispensable sous la brassière à petites basques dont nous avons donné un charmant modèle dans le numéro précédent.

Le tablier du couvre-lange doit avoir 90 cent. de hauteur et 1 mètre 75 cent. au moins de largeur. Il se fait en percale ou jaconas, et peut également être garni autour d'une mousseline brodée au plumetis, ou, ce qui est mieux, d'une broderie sur la percale choisie parmi les jolis dessins du journal. On peut encore le border de quelques petits plis; tout cela est une affaire dont le goût décidera facilement.

Le n° 1 est le corsage du couvre-lange dans tout son entier, et dans ses proportions; le bas est la ligne droite qui s'étend au-dessus du n° 1. Ce corsage est à fil droit et d'un seul morceau; deux petites échancrures indiquent la place des bras et le haut du corsage. Le n° 2 est l'épaulette, à fil droit et ajustée sur la lettre *C* dans sa position naturelle; la lettre *P* doit venir rejoindre la lettre semblable placée sur le devant du corsage à l'angle de l'échancrure, ce qui formera l'épaulette ajustée; les deux morceaux du dos croisent entièrement l'un sur l'autre, et celui de dessus s'attache par la boutonnière marquée *A*, à la lettre semblable placée au-dessus du nom de *Constance*, et où se trouve un petit rond indiquant le bouton. La seconde boutonnière du dos est marquée *C*, c'est une erreur de l'impression; elle doit rejoindre le *B* près du second bouton; deux rubans indiqués de chaque côté ferment le bas du corsage; une boutonnière placée sous le bras, en bas du corsage, près du n° 5, laisse passer le cordon, qui vient se rattacher sur le devant.

Le petit corsage se fait double et se pique tout autour d'une rangée de points arrière. Le tablier se fronce sur tout le corsage, un peu davantage sur le devant, et l'on réserve aux extrémités du dos 6 cent. de chaque côté, sans fronces et tout à fait unis.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- 1 et 2. Fichu ouvert avec pièce de devant, brodé au plumetis, feston, point de rose. Le n° 1 est le devant du fichu, dont le haut qui entoure le col est marqué de la lettre *A*, et doit rejoindre la lettre semblable qui indique le haut du dos (n° 2) qui n'est dessiné que par moitié; la broderie qui s'y trouve marque assez clairement le sens dans lequel il doit être placé; la ligne du milieu du dos traverse en hauteur le col mousquetaire, et les deux lettres *B* indiquent le bas de l'épaule. En les faisant rapporter, on aura facilement la forme exacte du fichu.
3. Le n° 3 est une pièce formant plastron, mais moins montante que ce dernier, puisqu'elle ne dépasse le corset que de très-peu; elle se fait au plumetis et feston à point de rose comme le fichu. La petite bordure, croix de Malte, qui lui sert d'encadrement, peut faire un charmant entre-deux pour tous les objets de fantaisie.
4. Manches Molière ou duchesse. Garniture assortie au fichu n° 1 pour manches. Les manches Molière, moins larges que les pagodes, sont légèrement froncées au bas et se terminent par un entre-deux et une garniture qui retombe sur le bras. Ces manches doivent avoir assez de largeur au poignet pour que la main puisse y passer sans aucune gêne, c'est-à-dire 25 cent. L'entre-deux qui forme poignet est fermé à demeure, sans boutons ni ouverture. Ces manches prennent chaque jour plus de faveur; elles ont toute l'élégance des pagodes et sont beaucoup plus décentes, en ce qu'elles laissent le bras moins à découvert, et n'ont pas, comme les premières, l'inconvénient de

se relever jusqu'au coude au moindre mouvement. On peut faire l'entre-deux avec l'encadrement de la pièce du fichu n° 1 et la garniture.

5. Col grand mousquetaire : la broderie se fait au plumetis, pois, baguettes et feston plein.
6. Bande assortie au col pour manches.
7. Entre-deux assorti. plumetis et pois. Cet entre-deux est charmant pour camisole, pantalon d'enfant, manches, etc.
8. Semé riche pour manches, mouchoir, fichu. On porte maintenant pour le négligé des cols faits doubles et brodés de semé du genre de celui que nous avons fait dessiner n° 8. Ces petits cols sans bordure se font avec une simple piqure à deux rangs sur le bord; les manchettes se brodent et se font de même. Ces cols, qui ne diffèrent des cols et manchettes empesés que l'on a portés depuis longtemps que par la broderie semée dessus, sont à la fois très-simples et très-bien portés.
9. Entre-deux à pois pour camisole, chemise, etc. Plumetis.
10. Devant de peignoir, bordure du devant des deux côtés. Ce dessin, très-riche, se fait entièrement au feston. Le bas du peignoir doit rester uni.
11. Dessin feston assorti au peignoir, réduit pour manches ou corsage. Ce dessin peut faire pour toutes sortes d'objets un joli entre-deux.
12. Claire. Plumetis et pois.
13. Georgina.
14. Camille.
15. Jours à points tirés ou points de dentelle. (Voir aux Ouvrages.)

**Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.**

1. Couver-lange corsage. (Voir aux Ouvrages.)
2. Epaulette. (Voir aux Ouvrages.)
3. Ensemble du couver-lange.
4. Grand col mousquetaire. Ce col se fait entièrement au feston et se découpe ensuite à l'envers. Cette broderie est très à la mode et imite parfaitement l'ancienne guipure. Le col dessiné au n° 4

est pour une personne d'une forte corpulence; il doit s'attacher avec des glands et se poser sans fichu.

5. Petit col dessin grec, pois et cordonnet. Il se fait au plumetis et se monte sur un poignet.
6. Thérésine. Dessin de bluets et myosotis. Plumetis.
7. Clémence. Plumetis riche.

- | | |
|--|---|
| 8. <i>Lidie</i> . Plumetis fleuri. | 15. <i>J. P. H.</i> Plumetis. |
| 9. <i>Clélie</i> . Feston. | 16. <i>Agnès</i> . Plumetis, cordon double. |
| 10. <i>Herminie</i> . Id. | 17. <i>Eméline</i> . Plumetis et feston. |
| 11. <i>Constance</i> . Pois et cordon au plumetis. | 18. Couvre-pieds filet, aube, etc. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |
| 12. <i>Sylvia</i> . Plumetis à griffe. | 19. Garniture du couvre-pieds, devant d'autel, etc. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |
| 13. <i>Louiska</i> . Plumetis. | |
| 14. <i>Emma</i> . Pois au plumetis. | |



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE DAME. Bonnet de dentelle, ruban de taffetas et velours. Robe de taffetas à dispositions, trois volants découpés. Corsage montant et ouvert devant, cinq nœuds de rubans posés sur des barrettes; mêmes ornements aux manches.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. Capote en tulle et petite blonde. Robe de taffetaline rayée; pour ornements, ganse et petits boutons de soie.

TOILETTE POUR PETITE FILLE DE HUIT A ONZE ANS. Robe de mousseline, deux plis à la jupe. Corsage froncé. Fichu Marie-Antoinette.



Explication du Rébus du mois de Juillet.

Qui casse les verres les paye.



RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.